

Des films

Bertrand Plevin

3 décembre 2010

Memory Lane (Mickaël Hers)



Les Hauts de Seine, la banlieue ouest ou plutôt cet espace interface, à la fois trop proche et trop lointain de la capitale, s'étendant de Boulogne à Meudon. Nous sommes fin août, les rues sont vides ou quasiment. Un groupe de copains qui ont grandi ensemble ici, entre la parc de Saint-Cloud et l'observatoire de Meudon, entre Sèvres Rive Gauche et Sèvres Rive droite, s'y retrouve sans avoir véritablement pris rendez-vous. Ils approchent de la trentaine, ont des jobs pourris. Entre temps, certains sont restés, d'autres sont partis mais pour tous le lycée de Sèvres est loin. Quelques jours passent, peut être des semaines, le temps se dilate et la ville filmée n'est pas le prétexte de palabres nostalgiques, mais un espace (re)vécu, flottant et chargé d'affects dans lequel chacun divague, rencontre, esquive, aussi. Le film capte très justement cet attachement aux lieux que l'on a fait siens, sans être certains de les aimer, aux liens distendus avec des amis dont on est heureux et un peu gêné de constater qu'ils sont toujours là, presque inchangés, comme les paysages.

Memory Lane est donc un film du retour. Ici, pas de départ, pas de fuite, pas d'exploration. Pas non plus de lieux exotiques, et donc à priori, pas de voyage. Certes, mais, ce film, nous transporte. Il nous transporte comme peut nous transporter la série *Desperate Housewives*, qui a fait de *Wisteria Lane* et plus globalement de la *suburb* américaine un espace familier de notre imaginaire collectif, pratiqué assidument depuis six ans et qui a fait de ses résidentes des connaissances partagées de (presque) tous. Pourtant, de la périphérie parisienne à la périphérie urbaine états-unienne, de *Memory Lane* à *Wisteria Lane*, s'il n'on ne reconnaît ni l'image, ni les décors, ni le ton sarcastique propre à la série, on retrouve avec bonheur cette même justesse des dialogues, ce même regard tendrement désenchanté sur les personnages, léger comme une chanson pop, cette même étrangeté familière et intimiste qui nous renvoie finalement à nous

même et à notre société à dominante urbaine mais dont le centre de gravité est aujourd'hui en partie périphérique.

A n'en pas douter, Mickaël Hers connaît le terrain et si son film sans histoire fonctionne c'est parce qu'il est authentique. Il surprend la ville en fin d'été, à la manière de Nani Moretti dans *Journal Intime* (1994) comme pour mieux confronter ses personnages aux décors de leur adolescence et à son micro climat (" ici, il n'y a pas d'été "). Il inscrit son histoire avec réalisme entre les deux rives de la Seine, rend compte de la structure linéaire de des communes organisées autour de l'axe royal devenu lignes ferroviaires ou routes nationales dont les personnages observent les flux incessants. Rarement mis à distance, les paysages se fondent, comme chez Rohmer en " état d'âme " et cette impression est renforcée par le petit quelque chose de polaroid, qui donne une couleur légèrement passée aux images. Plus encore, on aime la manière dont les personnages pratiquent les espaces arborés, privés, publics. Ils les arpentent et les vivent, gravissant les coteaux pour atteindre les soirées qui manquent " de musique et de mecs " dans les jardins en terrasse et franchissant les grillages pour rentrer à pied d'une soirée parisienne le long de la voie de chemin de fer désaffectée de la petite couronne. C'est cette " connivence " [1] avec l'environnement du passé qui donne toute la profondeur du regard posé sur ces personnages, déjà adultes presque malgré eux.

On apprécie également la manière dont le réalisateur fait de cette banlieue en fin d'été un espace d'interconnaissance quasi rural, dans lequel on croise les parents des copains, de vieilles connaissances que l'on a préféré oublier et que l'on aurait préféré ne pas revoir et les copains à qui on ne sait pas trop quoi dire car, parents, ils sont déjà de l'autre côté du pont . C'est drôle et grave à la fois. Toute une foule de personnages secondaires apparaissent pour mieux disparaître et gravitent autour du groupe donnant lieu à des scènes très réussies comme celle de l' " apparition " des deux frères " métalleux " fan de *Genesis* dans la médiathèque. Egalement situés en périphérie du groupe, les parents vieillissent, tombent malades mais leurs rapports avec leurs enfants est empreint d'une douceur et d'une lumière parfaitement touchantes. Des personnages principaux on ne sait, finalement, pas grand-chose en dehors de ce que dit le film dans ces moments d'interaction avec l'extérieur et avec le groupe. Dépressif, compositeur pop ou prof mutée en province " remontée " pour accompagner son père atteint du cancer, on jugerait les avoir déjà rencontré quelques part. On retrouve la même fluidité dans la manière quasi naturelle dont la bande son originale est intégrée à la narration. Elle sied très bien à l'atmosphère du film, elle sied très bien également à cette partie de la banlieue ouest berceau de groupes comme *Air* ou *Phoenix*.

Memory Lane est un film qui louche tout comme les personnages, le temps de cette parenthèse estivale ,louchent sur leur passé, se refusant à toute projection. Salué par la critique, ce premier long métrage ne connaîtra peut être pas un grand succès en salle, et on irait presque jusqu'à dire que c'est tant mieux, tant on veut garder pour soi et ses potes, le secret plaisir qu'il procure. Alors, c'est sûr, certains diront que le film se refuse à raconter une histoire, mais pourquoi diable une histoire quand on a tant de géographie ! " Au loin, en se penchant un peu, on aperçoit les coteaux des collines de Sèvres ".

Bertrand Plevén

[1] Le terme est de Gilles Sautter dans un article de la revue *Hérodote* (1979)

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).